LE FIGARO

LE FIGARO MARDI 6 JANVIER 2004

Culture

ARCHITECTURE *Il a dessiné pour Lorient un bâtiment magnifique, dense et aérien à la fois*

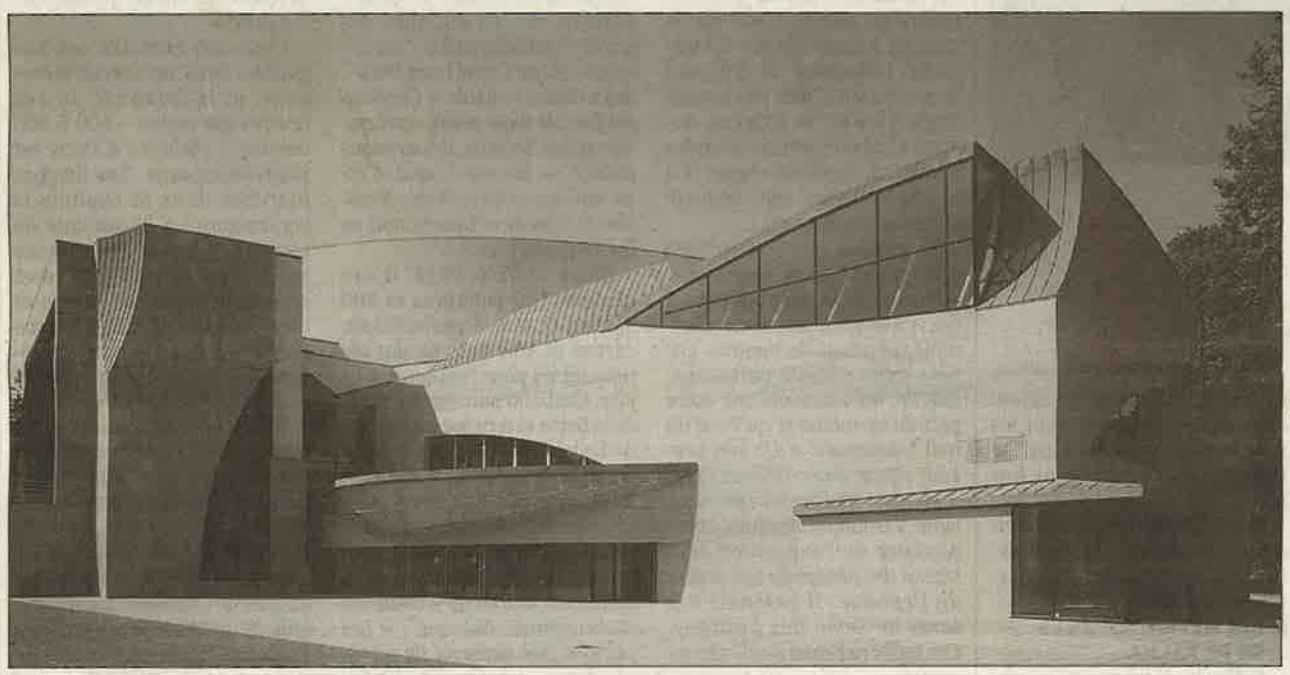
Henri Gaudin, son théâtre-chimère

Armelle Héliot

Homme libre. Henri Gaudin est un homme libre. Un homme des horizons vastes. Un marin. On ne peut l'oublier en découvrant le Grand Théâtre de Lorient, bâtiment harmonieux, dense et aérien, simple comme le jour qui se joue de lui, et ces nuages qui sans cesse transforment le ciel et la lumière de Bretagne. Simple au premier regard. Mais un théâtre est destiné à la nuit, la nuit complexe de l'illusion et tout, à Lorient, invite aussi à la réflexion partagée.

Rares sont en France les nouveaux théâtres. Celui de Lorient est d'autant plus remarquable qu'il s'agit d'un projet municipal. Le maître d'ouvrage est la Ville. Une ville très maltraitée par la dernière guerre. D'ailleurs, là où a surgi le Grand Théâtre, il y avait un blockhaus...

Henri Gaudin est notamment célèbre pour le stade Charléty et plus récemment la métamorphose du Musée Guimet conduite avec son fils Bruno – qui n'était pas officiellement l'associé d'Henri Gaudin pour le stade mais son trait s'y lit. Henri Gaudin est un architecte comme on les rêve : c'est la pensée qui fuse dans le geste, une réflexion sur le monde qui sous-tend tout son travail *(voir l'article de Francis Rambert)*. Et puis, soyons naïf, un bâtiment de Gaudin, c'est beau. Tout simplement.



Le Grand Théâtre de Lorient, un éventail de lumières et d'ombres. (DR.)

Lorient donc et le Grand Théâtre. Un lieu ingrat mais transfiguré par le bâtiment même et un usage discret de matières et de couleurs, de formes, de volumes, de lignes en rien tapageurs. Des palmiers s'épanouissent à proximité – douceur bretonne – et les mouettes poussent leurs cris stridents au-dessus du théâtre qui pourrait être un fabuleux animal faussement assoupi avec ses nageoires et ses ouïes, ses arêtes peut-être... Lieu ingrat, oui, un petit jardin oublié, avec un stade sans charme aucun cinq mètres au-dessus, juste à côté, et la forte présence de l'administration de l'hôtel de ville.

Blancs et gris, transparences du verre, on pense musique avant de penser théâtre par ce qu'il y a d'envolées dans ces volumes assez intelligibles. Eventail des lumières et des ombres. Quand on dit que Gaudin est homme de mer, il l'est vraiment. Il a été dans la marine marchande avant de devenir architecte. Il sait qu'à Lorient, il faut compter avec la mer, les humeurs marines et ce ciel à métamorphoses : gris, puis déchiré de bleu, chargé de nuages. D'une seconde à l'autre, ici, le ciel se transforme, la lumière n'est plus la même et le bâtiment semble littéralement respirer. On y voit des images. On a vu des nageoires et des branchies, on peut y voir une aile de raie...

> *Des ailes et des voiles, un théâtre de la mer*

Un navire. Avec sa chaloupe. Un sous-marin avec ses périscopes puits de lumière. Et cette chaufferie à l'arrière, quatre cheminées pour servir le théâtre mais aussi le stade et la mairie, justement.

Impressions subjectives. Besoin d'images. Dialogue et correspondances. « *Faire d'un plan un volume* » peut dire le grand Gaudin, appuyé sur sa canne de marcheur impénitent. « *L'architecture n'est que le jeu de la lumière.* » On écoute. On contemple. On sent les vibrations même du bâtiment.

Gris des granits, blancs des bords de mer, bitume sombre – Gaudin a dû se battre contre un projet de sol rouge... Dedans, on est sans cesse aspiré. Ouverture sur l'extérieur, car le théâtre doit être sur la ville, la *polis* grecque. Les foyers et les halls sont accordés à l'alignement des rues. Henri Gaudin l'avait souligné en présentant son théâtre en mars dernier comme il avait noté que « *dans ce théâtre, l'enveloppement de la salle sur la scène manifeste avec clarté sa géométrie curviligne* ». Et, c'est le plus important, il le redit en ce jour de début d'octobre dernier – ce soir-là Eric Vigner présente sa mise en scène d'*Où boivent les vaches* de Roland Dubillard que l'on verra au Rond-Point – en faisant le tour, dehors, dedans : pas de caisse noire au cœur, mais un espace où le son, la lumière sont aussi déterminants que le volume.

Droite et arc de cercle, éléments de base du vocabulaire de Gaudin. Ici, en toute discrétion. « *Pas d'inféodation à une géométrie* » ainsi qu'il le dit si bien. Souci du grain des matériaux. Très beau. Est-ce qu'on ne le répète pas trop ? Quelque chose d'heureux dans les circulations, et de très intéressant dans la salle avec balcon qui se lit de dehors, murs courbes les plus hauts du bâtiment. Des ailes et des voiles, un théâtre de la mer, une chimère bienveillante. Plus de mille places, un hall vaste et deux niveaux de foyers, un studio de répétition, des loges, une cafétéria, des bureaux pour l'administration, une médiathèque. Tout cela. Un théâtre-chimère mais aussi sans doute aujourd'hui à Lorient, le plus beau théâtre de France.

Lire également *Henri Gaudin*, livre composé par Jean-Christophe Bailly pour les Éditions Norma.

La politesse de l'architecte

Henri Gaudin a une écriture. Une écriture architecturale, aux accents gothiques, mais aussi une pensée écrite. Dix ans après *Seuil et d'ailleurs*, l'architecte du stade Charléty, à Paris, nous livre ses *Considérations sur l'espace*. Un ouvrage de réflexion sur la ville, et sur la vie. Il croit ainsi aux vertus pneumologiques de l'architecture, aux ouvertures (comme ces « fontanelles » qu'il aime à ouvrir sur le ciel, à Amiens comme ailleurs). A l'Alhambra de Grenade, là où le visiteur voit généralement la cour des lions, Gaudin l'ancien marin sent « *des cubes d'air cristallins* »... Sérieusement référencé, son nouvel essai traite de l'espace qu'il juge en voie de disparition à cause de « *l'abominable arrêt de l'invention* ». Son livre sonne comme un appel à la résistance contre la violence et l'absurdité du monde moderne, contre le massacre des entrées de ville notamment ; « *vision hallucinatoire* », décrit-il. Et de s'en prendre au minimalisme qu'il exécute sommairement en « *art de construire des caisses* ».

Sa colère est froide, mûrement réfléchie depuis des années. Il fait ainsi le procès du Mouvement moderne dont il dénonce « *le travail de sape* » ; « *Fonder l'habitation sur le logement fut la plus grande erreur de la modernité architecturale.* » Le Corbusier et ses épigones n'ont ainsi pas grâce à ses yeux. Son essai, fort bien écrit, relève ainsi du traité sur l'art de la politesse en architecture, politesse dont la morale tiendrait en un principe simple : il faut que les choses se regardent. Se refusant à « *théâtraliser la déchirure* », il nous invite à voir la ville autrement, dans un esprit de relation. Il envisage alors les formes « *par enlacement* », faisant au passage l'éloge des villes qu'il affectionne : La Rochelle, Saint-Malo, Naples, Venise, et Rome bien sûr. « *Nous nous plaisons dans les villes qui ont involontairement l'allure de nos méandres* », écrit-il joliment.

Francis Rambert

Considérations sur l'espace, aux éditions du Rocher, 264 p., 20 €.